

souffrance n'apparaissait sur ses traits. A peine un peu de pâleur, résultant plutôt de la faiblesse causée par le lit, mais sous laquelle on voyait sourdre le sang, sous laquelle on devinait la vie.

—C'est étrange ! murmura-t-il.

Puis il pensa que la dose d'arsenic qu'il avait administrée n'était pas assez forte probablement. Et il résolut de la doubler.

Il s'assura, comme la veille toujours, que Lucienne dormait, que le sommeil de Claudine n'était pas feint et il versa rapidement l'arsenic dans le verre de sirop tout préparé sur la petite table.

Deux heures se passèrent, Claudine se réveilla et instinctivement, ne pensant plus à ce qu'elle disait, ne pensant plus surtout que Montmayer était là et que sa présence lui faisait courir un effroyable danger, Claudine, l'esprit encore obscurci par un demi-sommeil, demanda :

—Lucienne, j'ai soif, je voudrais boire.

Et presque aussitôt elle se souvint !

Un frisson glacé la parcourut de la nuque aux talons. Elle se vit perdue.

Montmayer s'était rapproché avec empressement. Il prit le verre, remua le sirop avec la cuiller et le tendit.

Sa main n'avait pas tremblé pendant qu'il faisait ces préparatifs. En tendant le verre, sa main ne tremblait pas !

Pâle comme les draps qui la recouvraient, Claudine se sentait défaillir. Si elle hésitait, elle donnait des soupçons à Montmayer. Elle le savait. Elle se perdait.

Et qui sait à quelle extrémité se porterait le misérable ? Si elle buvait, c'était la mort, sinon la mort, du moins, des souffrances atroces.

Et Montmayer tendait le poison !

Dans cette effrayante alternative, l'imminence du danger qu'elle courait lui suggéra une idée. Elle prit le verre.

—Qu'est-ce ? dit-elle en essayant de raffermir sa voix.

—Du sirop de citron, celui que vous buvez toutes les nuits.

—Cela m'écoeure.

—C'est que je n'en ai pas d'autre.

—J'ai la bouche pâteuse.

—Il vous rafraîchira.

—Je préférerais de l'eau pure.

—Le médecin l'a défendu.

—Une gorgée seulement. Ensuite, dans la nuit, si j'ai encore soif, je boirai le sirop.

—Vous me le promettez ?

—Je vous le promets.

Montmayer, de son côté, ne voulut pas insister. Il reposa le verre sur la table, versa un verre d'eau. Il pensa bien, dans celui-là aussi, à jeter de l'arsenic, mais la jeune fille suivait tous ses mouvements. Il ne l'osa pas, dans la crainte d'être vu.

Elle but quelques gorgées, tendit le verre, laissa retomber la tête sur l'oreiller et ferma les yeux.

Il crut qu'elle allait se rendormir et regagna sa place. Il se trompait.

L'effroyable émotion de ces quelques secondes avait eu raison de Claudine. Elle venait de s'évanouir. Elle ne reprit connaissance que longtemps après. Et quand elle rouvrit les yeux, ce ne fut pas Montmayer qu'elle vit auprès d'elle, ce fut Lucienne.

Montmayer était rentré chez lui. Lucienne veillait à sa place, de même que la veille.

Lucienne était aussi pâle que la malade.

Quand Claudine se fut assurée qu'elles étaient seules :

—Ah ! Lucienne, si tu savais !

—Tais-toi, j'ai tout vu. J'ai tout entendu, tout compris.

—J'ai failli mourir de peur.

—S'il t'avait forcée de boire, pauvre chérie, je me montrais et je t'en empêchais.

—Tu te perdais avec moi !

—Non. D'abord, parce qu'il m'aime. Ensuite, parce que je ne le crains pas. Je l'aurais tué. Regarde.

Elle lui montra le revolver qui maintenant ne la quittait plus.

Comme la veille, elle versa dans un flacon le verre de sirop où Montmayer avait mélangé l'arsenic.

Lorsque Georges vint prendre sa place auprès

de Claudine, elle sortit et courut chez Courlande. Le petit homme ne sortait plus. Il s'attendait à cette visite. Lucienne lui raconta ce qui s'était passé, le danger qu'avait couru Claudine.

Courlande essuya son front qui venait de mouiller tout à coup une sueur d'épouvante.

—Sapristi, murmura-t-il, que vous m'avez fait peur, mademoiselle. C'est que, voyez-vous, j'ai beau avoir confiance dans mon imagination, elle m'a déjà joué tant de vilains tours, que j'ai des raisons d'être prudent, désormais.

Lucienne partie, il se rendit à Paris, chez le chimiste Sarlat.

Et l'expérience ressembla à celle de la veille.

—Encore de l'arsenic, monsieur Courlande, dit le vieux. Seulement, aujourd'hui, la dose est double.

—Il paraît que Montmayer a remarqué que celle d'hier n'avait pas produit d'effet ! murmura Courlande.

Et au chimiste :

—Faites-moi un rapport, monsieur Sarlat.

—Un second ?

—Oui.

—Pourquoi faire ?

—Vous le saurez bientôt, car bientôt j'aurai besoin de vous.

—A votre service, monsieur Courlande.

Un quart d'heure après, l'agent avait le rapport.

Dans la journée, quand Montmayer revint chez Claudine, il s'avança vers la malade avec empressement. Elle était calme ; aucune crise ce jour-là.

—Comment allez-vous ce matin ?

—Mieux.

—Vous avez dormi ?

—Jusqu'au soleil levé.

—Vous avez tenu votre promesse ?

—Laquelle ?

—Vous n'avez plus bu d'eau pure !

—Je n'ai pas eu l'occasion de boire. Je n'ai pas eu soif.

Montmayer regarda le verre du coin de l'œil. Il était plein, ainsi qu'il l'avait laissé.

L'enfant lui échapperait-elle ? Non. Si le hasard se mettait contre lui et pour elle, il triompherait du hazard ! Il avait résolu sa mort. Elle mourait.

Le soir, ce fut comme la veille, comme l'avant-veille. Avec les mêmes précautions et sans se douter qu'à chaque fois, depuis trois jours, il tombait dans un piège, Montmayer versa le poison.

Seulement il était devenu imprudent. N'ayant rien remarqué chez Claudine, craignant d'autre part la guérison complète de la jeune fille, car plus il attendrait et plus de chances elle avait de se guérir de sa blessure à la tête, il résolut d'en finir d'un seul coup.

Aussi longtemps qu'il avait Claudine sous la main, en sa puissance, malade et au lit, il avait peu de chose à redouter d'elle. Une fois hors de la fabrique, il avait tout à craindre.

Claudine se réveilla dans la nuit, ayant soif. Mais elle ne commit pas, cette fois, l'imprudence de demander à boire. Le verre resta plein.

Et Montmayer parti ce fut Lucienne qui le vida comme la veille, comme l'avant-veille, dans un flacon destiné à Courlande et à Sarlat.

Sinistre besogne, que celle-là, et qu'elle ne faisait qu'en tremblant. La vie de sa sœur ne tenait qu'à un fil. La moindre imprudence pouvait la perdre.

Courlande revint pour la troisième fois chez Sarlat, et celui-ci, sans autre explication, se mit en devoir d'analyser le sirop. Il revint presque aussitôt. Sa bonne et honnête figure marquait un peu d'effarement.

—Eh bien ? interroge Courlande.

—Il y a dans ce verre de quoi empoisonner deux hommes.

—Vite votre rapport.

Sarlat obéit. Et le remettant à Courlande qui se frottait les mains :

—Me direz-vous enfin de quoi il s'agit ?

—Pas encore. Patience donc, monsieur Sarlat, patience !

Courlande était allé quelques jours auparavant à Versailles et là s'était informé de M. de Morai-

La famille du magistrat venait de rentrer de Bruxelles.

Courlande apprit que le juge d'instruction avait été blessé à la bataille du Mans où il s'était conduit avec héroïsme et avait gagné la croix. La blessure n'était pas très grave et M. de Moraines avait obtenu la permission de venir se faire soigner chez sa mère. On l'attendait d'un jour à l'autre.

En quittant Sarlat, Courlande sans s'arrêter à Garches courut à Versailles.

M. de Moraines était rentré depuis deux jours. La fatigue du voyage l'avait retenu au lit la veille toute la journée, mais ce jour-là, mieux portant, il était debout. Il n'avait pas encore quitté sa tunique de moblot, sur laquelle s'étalait la croix si glorieusement conquise. Il ne reconnut pas tout de suite Courlande, lorsque le valet de chambre introduisit celui-ci.

Il ne l'avait vu, nos lecteurs se le rappellent, que la nuit, à la vague et incertaine lumière du feu de bivouac. A peine avait-il aperçu la figure de l'agent :

—Monsieur le juge ne me remet pas, dit naïvement le petit homme. Je comprends ça. Monsieur le juge ne m'a vu qu'une fois, le soir, et il était à ce moment fort occupé à faire cuire un superbe morceau de viande, je rappellerai même, à ce propos, que j'ai donné quelques conseils.

M. de Moraines se mit à rire :

—Et vous avez même donné plus que des conseils, car je me souviens d'une excellente eau-de-vie.

—Monsieur le juge est trop bon de s'en souvenir, dit Courlande confus. J'ai été soldat et c'est à ce seul titre...

Mais M. de Moraines l'interrompit en lui tendant la main, cordialement.

—Que venez-vous m'apprendre ? Il s'agit de Doriat ?

—Oui. Son sursis est écoulé.

—J'ai écrit à M. de la Vonde que nous nous occupions d'une contre-enquête. Doriat ne court donc aucun danger. L'exécution ne sera pas ordonnée sans que je sois prévenu longtemps à l'avance.

—Tant mieux. M. de Moraines a tout prévu et je n'en désirerais pas davantage. Seulement.

—Pourquoi hésitez-vous ! Qu'avez-vous à lui demander ?

—Un dérangement. Une fatigue. Et votre blessure.

—N'en ayez nul souci ? Elle est presque cicatrisée. J'ai fort à cœur cette affaire Doriat. Usez et abusez de moi. Que sont devenues Claudine et Lucienne ?

—A Garches, toujours, monsieur le juge. Lucienne est chez Montmayer.

Quand à Claudine, blessée à la tête très grièvement pendant l'incendie des Bernadettes, quelques jours avant la bataille de Buzenval, elle a été soignée par sa sœur à la fabrique. Aujourd'hui, sa blessure ne nous inspire plus aucune crainte et pourtant jamais sa vie n'a été plus en danger.

—Comment cela ?

—Je vais vous le dire. Montmayer n'avait nul soupçon sur Claudine et Lucienne. Il ignorait qu'elles connaissent son crime.

—C'était leur force, cela faisait leur sécurité.

—Oui, j'en conviens, mais cela ne nous conduisait à rien qu'à perdre du temps. Il fallait brusquer les choses et forcer Montmayer à un coup de tête, à une imprudence. Lorsque je suis arrivé à Garches, après notre entrevue de Vendôme, je trouvai Lucienne relevant de maladie, après la mort des frères Doriat, si faible, et si découragée qu'elle oubliait la mission qu'elle s'était imposée et le châtimement pour lequel elle s'était sacrifiée. Doriat, enfin, était perdu. Montmayer nous échappait.

—Alors qu'avez-vous fait ?

—Il fallait employer des moyens énergiques, mais des moyens peu communs, auxquels Montmayer se prendrait, justement parce qu'il ne pourrait rien redouter d'eux, à causede leur étrangeté même.

—En un mot ?